



BERNARD GERMAIN © 2015

BRÈVES DE KITE

#1

À mes tous débuts j'aillais kiter la boule au ventre. Peut-être que ça faisait ça à d'autres ? je ne saurais dire. On exprime rarement ce genre de chose. N'ayant jamais fait de funboard auparavant je découvrais tout en même temps. La mer par exemple. C'est grand et puis c'est loin, la mer. Loin de tout et surtout loin du bord... Et puis la mer, ce n'est plus simplement « la mer » mais ça devient de la mousse, du clapot, de la houle, des vagues, du chantier... Le vent, la direction du vent (dont je n'avais cure jusque-là), ses caprices, ses rafales... et cette aile, là-haut, tout là-haut, toujours à se fondre dans la pleine lumière du soleil, cette aile qui devenait folle à chaque erreur de barre. Je sais aujourd'hui que c'étaient des erreurs de barre, à l'époque j'essayais juste de m'y accrocher pour survivre dans cet univers mouvant et hostile. Jusqu'à cette satanée planche qui tentait de reprendre sa liberté à chacune de mes innombrables boites. Mais toujours l'envie, cette incroyable envie, presque hypnotique, qui me poussait à m'attacher à ce bout de toile.

- Comme le djihadiste se ceint le ventre d'explosifs.

Et j'entrais dans l'eau en me demandant si, cette fois encore, je pourrais en réchapper. À mes tous débuts j'aillais kiter la boule au ventre.

#2

C'était mon premier grand voyage. C'était sur l'île de Margarita, au Venezuela, via Caracas. La seule évocation de cette courte escale me remplissait de joie et de fierté. Deux sentiments puérils dont je m'accommodais fort bien. Je partais, d'accord ! je partais loin, certes ! et enfin je partais pour chercher le vent, mais surtout j'embarquais pour Caracas ! Ca-ra-cas merde ! Le voyage c'est aussi et d'abord le nom des villes, leur sonorité particulière qui parle à notre imaginaire. Les villes des livres d'aventures ou des BD de l'enfance, des vieux films en noir et blanc. De Caracas je n'ai rien vu si ce n'est une ville nuage prise dans les brumes et la grisaille.

- Depuis le ciel à travers le hublot.

Dans l'avion l'hôtesse avait fait la leçon à ces dames en passant dans la travée : « Pensez à ôter vos bijoux et jusqu'à vos boucles d'oreilles. Pour voler un bracelet ils vous coupent la main, pour les boucles, ils les arrachent... ». Froid glacial parmi la gente féminine. Elles ont fumé leur clope sur le seuil des portes automatiques de l'aéroport, une jambe dedans et l'autre dehors. Puis on a traîné nos boardbags jusqu'à la salle d'enregistrement pour Margarita. C'était mon premier grand voyage.

#3

Et les hautes herbes dansaient, dansaient. Alentour tout était mouvement, tout était vie. C'est la première image qui me vient à chaque fois que je repense à ce jour-là. Dès les premiers instants j'ai accouru avec les autres. J'ai dépassé le petit groupe qui s'était formé autour du corps allongé dans la poussière. J'ai déconnecté l'aile, puis je me suis approché. Le groupe avait desserré son étreinte. Les uns criaient, d'autres appelaient à l'aide, s'agitaient en tous sens comme pour tenter d'évacuer le trop plein d'indicible. Un gars était assis. Il tenait dans ses bras le corps inerte. J'ai interrogé du regard ses yeux vides. J'ai obtenu une réponse mécanique – « Je crois qu'il est mort... ». L'homme allongé avait la moitié du visage ravagé. Il ne semblait pas respirer. Je me suis accroupi et ai pointé deux doigts sur sa gorge. Je ne suis pas secouriste et encore moins médecin mais je me suis vu faire ce geste. Je me suis senti idiot. Je crois que je voulais simplement lui répondre que non, que je sentais une pulsation de vie.

- Mais je n'ai rien dit.

Je me suis relevé. Le vent courait partout ; les tamaris se déhanchaient comme des diables ; le chemin expirait des volutes de fumée ocre ; les vagues scandaient leur sempiternel chant brisé ; le soleil était rayonnant de gloire ; parfois de petites boules cotonneuses naissaient au ventre du bleu profond, filaient comme des comètes avant de s'évanouir. La vie et le mouvement partout. Et il y avait ce corps allongé. Immobile. Déjà ailleurs. Et les hautes herbes dansaient, dansaient.

#4

« Tu pars en 7m ? T'es pas un pédé toi ! ». L'aile était au-dessus de ma tête et le gars qui me tenait ces propos encourageants pour ma virilité n'était autre que mon prof de stage. Quelques semaines auparavant on s'était décidés, deux potes avec moi, de se mettre au kite. On avait fait un stage dans le sud de la France mais les conditions ne nous avaient pas permis de naviguer. Frais et fringants avec la morgue des gens prêts à en découdre, on a pris un billet pour Safaga, en Égypte. La chance du débutant, sans doute, nous a gratifié d'une semaine très ventée. De l'eau chaude, du vent et un coach, on allait voir ce qu'on allait voir ! On a vu, ou plus exactement, j'ai bien vu. Pour le néophyte, il y a le vent, le vent fort et la tempête. C'était à peu près l'état de mes connaissances d'alors sur le sujet. Autant que je pouvais en juger le vent était « fort » mais qu'importe puisqu'on avait un coach. Et il était d'ailleurs vachement sympa ce jeune gars, un français, dont j'ai oublié le prénom. Reste que sa pédagogie et son vocabulaire dénombraient autant de lacunes que j'en avais moi-même pour la discipline que j'étais supposé apprendre.

- « Ouais c'est cool... Ouais c'est bon... ».

C'est à peu près tout ce qu'il ânonnait en réponse à chacune de nos questions. C'est ainsi que je me suis retrouvé au bord de l'eau, l'aile au zénith avec 35 noeuds qui me soufflaient dans la face et tout de même une légère appréhension. Mais bon, j'étais en 7m et je n'étais pas un pédé.

#5

La raison et l'envie m'ont parlé tout à l'heure, j'ai écouté la première j'ai cédé à la seconde. « Tu ne navigueras pas en Off (sans assistance) ! ». L'injonction était claire et parfaitement intégrée. Mais voilà, l'Espiguette est si belle sous juillet. Depuis le matin je profite de cette sublime plage assis gentiment aux côtés de ma blonde qui se régale de soleil. J'ai amené le matos, à tout hasard. Y a eu un peu de sud toute la journée mais trop faible. On est en fin d'après-midi. Le vent se réveille, il tourne et retourne comme un dormeur qui veut profiter de ses derniers instants avec Morphée. Et voilà que s'installe une petite bise d'Est que j'estime à une douzaine de noeuds, parfois un chouillat plus. Ça tombe bien, j'ai justement une 12m dans le sac. Oui mais voilà, c'est off ! Je réfléchis... Je me dis que si je reste tout près du bord, au moindre problème je pourrais rentrer à pied. Ça me semble jouable. Je suis encore suffisamment inexpérimenté pour être sûr de moi. Je décide de tenter le coup. Il ne m'aura fallu pas plus de deux bords pour constater que j'avais quitté la zone salvatrice et trois ou quatre bords supplémentaires pour comprendre que c'était définitif. À moins que le vent ait la gentillesse de forcer un peu. Et justement, il semble m'avoir entendu. Le vent change : il tombe.

- Et très vite mon aile l'imite.

Impossible de redécoller. L'intrados me fait maintenant face, le boudin posé sur l'onde. Un petit souffle taquin s'engouffre dans cette bouche béante et nous tire gentiment, de concert, vers le large. Il doit être pas loin de 19h et la myriade de bateaux qui croisaient par ici encore tout à l'heure a disparue. Solitude. Réflexions sur l'inanité de mon choix initial et sur celui que je dois faire maintenant : tout larguer et rentrer à la nage ? Finalement, un retardataire à moteur me sortira de ce mauvais pas. La raison et l'envie m'ont parlé tout à l'heure, j'ai écouté la première j'ai cédé à la seconde.

#6

Longtemps j'ai détesté les fils. Quand j'ai commencé à appréhender le kite et que j'ai compris que j'aurai à démêler deux paires de lignes de 25 mètres, j'ai eu comme un gros coup de chaud. Il n'y avait alors pas grand-chose capable de m'énerver comme ces saloperies de fils dont l'ultime raison d'être sur cette terre est - toute l'humanité peut en convenir avec moi - de s'emberlificoter dans un cauchemar d'entrelacs, juste pour emmerder le monde. J'ai tiré mes premiers bords à Safaga, en Egypte. Le spot était au vent des plages ou des hordes de slaves se faisaient rôtir le cuir pourtant déjà bien flambé au Gin et à la Vodka. En cas de chute il fallait remonter sur la planche en moins de cinq minutes. Dans le cas contraire la dérive nous ramenait direct chez les baigneurs et les plagistes.

- Alors le zodiac déboulait. Et je l'ai pris souvent.

L'égyptien à son bord se saisissait de l'aile, la dégonflait et tirait lignes et barre jusqu'à lui. De retour sur le sable, un énorme plat de spaghettis en fils de soie m'était servi sous l'oeil goguenard de l'égyptien vite retourné à son hamac et à son ombre. C'est donc casqué, engoncé dans mon impact-vest façon bibendom, dégoulinant de sueur sous un soleil de plomb par 40 degrés que j'ai appris la patience et la vacuité de l'existence du débutant malhabile. Mon premier réflexe était pourtant de m'emparer d'un sabre berbère pour faire, en deux temps trois mouvements, de cet écheveau du diable un innocent plat de nouilles. Mais la passion m'avait déjà pris. Je hurlais, je trépisais, mais je n'avais qu'une idée en tête : déligner, regonfler et repartir au plus vite. Aujourd'hui je suis guéri. C'est avec calme et efficacité que je gré mon aile, même dans le vent fort. Et je suis souvent le premier à l'eau. Mais... longtemps j'ai détesté les fils.

#7

« Si tu vas à Thau, mets des chaussons. ». Je l'avais répété trois fois au téléphone sur un ton martial. Mon interlocutrice me rétorquait des « tu crois ? », « t'es sûr », « j'en ai pas ». Mais je me posais en autorité vu que je connaissais le spot et elle non. Et justement j'étais sur la route en direction de Sète. Deux jours d'un bon mistral bien pêchu étaient annoncés. Arrivé au Pont-Levis avant tout le monde je commence à m'équiper sur le parking. On est en mai. L'air est doux malgré le vent du nord. On sent que l'été a envie de s'inviter pour la journée. Je sors mes chaussons. Je regarde l'étang... je regarde mes chaussons, puis l'étang... les chaussons... l'étang... et puis merde ! on est trop bien sans.

- Je ferai gaffe, voilà tout.

Une petite heure après avoir décollé mon aile je commence à être bien chaud. Je tente une esquisse de darkslide. Je me gaufre... et pose le pied gauche sur un oursin. Je ne sais pas si ça porte bonheur mais en tout cas une chose est certaine : ça ne rend pas intelligent. Le lendemain, bis repetita. Je refais l'impasse sur les chaussons en me disant que... je ne mettrais pas les pieds dans l'eau. Le vent est annoncé vraiment fort. Je ne tenterais rien de compliqué et me contenterais de jumper, un coup dans le flat, un coup dans les vagues. Un programme qui me plait. Je pars en 9m. Mais très vite le vent prend des tours. Je suis obligé de rentrer sur la lagune pour gréer ma 7m. Les rafales sont puissantes. Je fais gaffe en descendant mon aile en bord de fenêtre pour atterrir. Pour m'assurer au mieux, je plante un grand coup de pied, le droit... en plein sur un oursin qui n'attendait que moi. Si tu vas à Thau, mets des chaussons.

#8

De l'autre côté de la fenêtre, Soma Bay est plus belle que jamais. Ça nous a pris comme ça, on a réservé dix jours à l'avance. On aurait pu, on aurait dû attendre le dernier moment pour s'assurer de bonnes conditions de vent mais l'envie de presser les choses était plus forte. Un acte manqué pour tenter d'accélérer le temps, de provoquer la météo. Reste que le matin du départ, on constate, David et moi, que le Guru devient plus que sceptique pour la semaine à venir. Seul le jour de notre arrivée semblerait bien venté. Et pour couronner le tout, on ne devrait arriver à l'hôtel que vers 14h. Et c'est à peu près à cette heure-là que le gars de permanence, à la réception du Breakers, voit débouler deux mecs remontés comme des ressorts de rappel. Une bourrasque de sable rageuse vient subitement de s'engouffrer dans le grand hall qui somnolait, tranquille, au coeur de l'après-midi.

- « On-est-pressé-on-n'a-pas-le-temps-de-remplir-quoi-que-ce-soit-on-doit-partir-naviguer-de-toute-urgence-les-chambres-viteeeuuuu !!! ».

C'est en substance le discours que l'on tient au réceptionniste en s'aidant des mains. Le gars roule des yeux ronds. Est-ce notre hystérie ou notre franglais ? Toujours est-il qu'on lui a communiqué notre nervosité et que maintenant il s'agite en tous sens. Il tourne et vire, appelle de l'aide... mais rien n'avance. Finalement il nous tend deux clés. On part comme des balles en direction des chambres. Nos boadbags prennent les virages des couloirs sur une seule roue. Enfin, le matos déballé on repart illico vers la réception. Un minibus chargé de faire la navette entre l'hôtel et le spot attend. Dix minutes plus tard on est sur place. Ça navigue ! Le cadre est sublime. L'eau turquoise de Soma Bay nous appelle. On est comme des fous. Il faut juste qu'on passe par le club pour une formalité : la sécu (le spot est off). On déboule dans le bureau le harnais autour de la taille et l'écume aux lèvres. La fille à l'accueil à l'air très cool mais elle tient absolument à nous faire visiter l'installation et nous débite un laïus

interminable. On se regarde, David et moi. On arrive à en sourire. Si près et si loin à la fois... De l'autre côté de la fenêtre, Soma Bay est plus belle que jamais.

#9

Le panorama ça compte aussi. Si j'en crois ma petite expérience, le kiteur est souvent économe. C'est en tout cas ce que j'ai constaté parmi le petit peuple des glisseurs de tous poils que j'ai pu croiser dans ma vie. Bien entendu, quand on énonce une généralité on dit forcément une bêtise, mais sans ces mêmes généralités, aucun discours n'est possible. Régis était, dans notre petit groupe, celui qui portait la plus grande attention à l'efficiencence de ses dépenses.

- Doux, doux euphémisme.

Ainsi, quand il nous a annoncé qu'il avait dégoté un hôtel vraiment bon marché à Safaga, on a eu un court moment de doute. Mais la joie de partir, de revoir la mer Rouge, la perspective d'aller glisser sur ses eaux aux bleus multiples nous a fait remiser très loin nos considérations sur ces basses contingences. Et puis, quand on apprit que l'hôtel se dénommait « Ali Baba », les images convenues des mille et une nuits finirent de lever notre scepticisme probablement malvenu. On est arrivé de nuit. Certes, l'hôtel était situé en périphérie de la ville, au bout d'un chemin chaotique, les immeubles environnant semblaient à l'abandon... ou en chantier permanent, comme souvent en Égypte, mais une fois à l'intérieur l'endroit n'était pas dénué de charme. Par ailleurs, on n'était pas si loin de la côte. Avec un peu de chance on aurait même vue sur mer. On a regagné nos chambres. On y verrait plus clair le lendemain. Au réveil, le grand soleil tentait déjà de franchir la barrière opaque des lourds rideaux. Curieux et impatient, je les tirais d'un geste ample. Je constatais qu'en effet, nous avions une vue imprenable... sur les bassins de décantation de la station d'épuration de Safaga. Le panorama ça compte aussi.

#10

J'ai le regret de le dire, Pascal est parfois un peu brouillon. Ça cartonne sur Sète. On vient de loin mais on est arrivé tôt... à Thau. On n'est que tous les deux à gréer nos 7m sur le morceau de lagune qui reste sec au bout de la digue du Pont-Levis. Le vent fort et rafaleux complique le gréage. Il pousse l'eau de l'étang sur la petite parcelle de sable qui se réduit comme peau de chagrin. Gréer dans ces conditions est souvent pénible. Les lignes s'enroulent, agrègent des algues, se coincent dans des cailloux, des coquillages... et tout un tas de saloperies. Ça peut très vite devenir infernal. J'ai lesté mon aile avec mon harnais et ma planche. Rien à craindre de ce côté. En revanche, j'ai remarqué que Pascal, comme souvent, s'est contenté de jeter son sac (vide ?) sur son aile. Avec ce vent ça me paraît léger mais je reste concentré sur mes lignes. Je ne pense qu'à partir naviguer au plus vite. Comme si ce vent furieux allait soudainement s'arrêter...

- Je suis prêt.

J'entends Pascal qui gueule comme un sourd. Ses lignes sont emmêlées. Je vais lui donner un coup de main. Je prends sa barre et la maintiens pour tendre ses lignes et faciliter le démêlage. Ce faisant, je tire légèrement sur un arrière déjà connecté. L'aile bouge d'un demi-degré mais avec ce vent... Soudain elle se soulève, dessine un bel arc de cercle dans le ciel bleu et va finir sa course dans l'eau. Le sac lui aussi a été éjecté, plus loin. Le sac que je vois s'éloigner comme une grosse méduse à la dérive, à demi immergée. Ce sac qui d'ailleurs contient la clé électronique du monospace. C'est étanche une clé électronique ? On est seulement à 350 km de la maison. J'ai le regret de le dire, Pascal est parfois un peu brouillon.

#11

J'ai vraiment donné envie à Luc de se mettre au kite. Ancien planchiste, Luc est mon kiné. Il adore mes comptes rendus de session. On se voit peu (heureusement pour moi) mais à chaque fois, il me pose mille questions. Il a fait un stage il y a quelques mois mais n'a jamais trouvé le temps de s'y mettre sérieusement. Et dans l'intervalle, il a été empêché par un sérieux accident de rando à ski. Pourtant, il est à fond. Il a même acheté deux ailes et tout le matos. Bref, il est prêt. Il ne lui manque que l'occasion. Et justement le voilà parti en vacance en Bretagne. Il a emmené son matériel. Il se souvient bien de mon conseil impérieux : ne s'autoriser une tentative que s'il est encadré par un pratiquant expérimenté mais... la plage est large, le vent léger, de coach ou de kiteur il n'en voit pas l'ombre d'un, il n'a que sa femme à qui il demande de lui tenir l'aile sur l'oreille pour la décoller. Il voit bien que ses lignes ne sont pas tendues mais suppose que ça devrait s'arranger tout seul. Il lève le pouce. La 14m a du mal à s'élever, se cherche un peu et, à sa grande stupéfaction, part en pleine fenêtre. Luc commence à courir... il est vite en mode sprint... son pied bloque... il est propulsé à l'horizontale et passe en mode « superman » puis heurte violemment le sable et commence à creuser un long sillon façon joyeux laboureur sur deux dizaines de mètres. Tout s'arrête. Par chance, il n'a rencontré aucun obstacle mais il ressent une vive douleur à l'épaule. Il fait rapidement le diagnostic – c'est son métier : épaule droite luxée ! Des gens accourent. Il organise lui-même la réduction de la luxation en dirigeant ses « secouristes ». Le premier accroupis à côté de lui, sa femme tirant sur le bras... L'affaire est réglée en trois minutes.

- Mais la douleur reste bien présente.

Un examen approfondi révèle une rupture complète de la coiffe des rotateurs. L'opération s'impose. Elle est relativement simple mais exige une immobilisation assez stricte et une récupération de la force musculaire sur six mois. J'ai vraiment donné envie à Luc de se mettre au kite.

#12

C'est alors que j'ai parlé à une apparition. C'était mes tous débuts et j'étais au bout du monde, sur l'île de Margarita. Le premier matin je suis la petite troupe qui décide d'aller kiter sur une longue page à droite du spot traditionnel d'El Yaque. Je comprends vite pourquoi il est désert quand l'autre est surpeuplé. Si depuis l'hôtel on aperçoit une longue et belle page de sable, une fois sur place, on constate qu'elle est jonchée de détritrus et de bris de verre. De plus, sous son vent, il y a la mangrove. Une zone où je ne me vois pas dériver. C'est pourtant ce qui va finir par m'arriver. La fatigue, le manque d'expérience, m'ont fait lâché, peu à peu, mes complices qui tirent des bords comme des métronomes. Je suis crevé. J'ai tenu jusque-là par fierté mais maintenant j'ai besoin de souffler. J'envisage de rejoindre la plage. Il ne faudrait pas que je me gaufre, pensé-je.

- Et bien entendu, me voilà qui passe la tête la première et plonge dans le bouillon.

Dans ma chute j'ai senti que mon leash à enrouleur s'est tendu et s'est subitement relâché. En sortant la tête de l'eau je comprends qu'il a rompu au niveau de la fixation. Je fais un peu de nage tractée pour tenter de récupérer ma planche mais je m'épuise vite. Et puis surtout, je m'aperçois que je dérive toujours un peu plus vers la mangrove. Si je rate le dernier bout de péninsule que forme la plage, ce sera trop tard. Je décide d'abandonner ma planche et de toucher la grève au plus vite. Et c'est complètement anéanti, sur ce bout de sable désert, seul et triste, que je cherche du regard le premier twintip de ma vie qui doit flotter, quelque part sur l'onde grise. C'est alors que sortie de nulle part, une grande fille longiligne vient à ma rencontre. Elle est dans le soleil. Je n'arrive pas à percevoir ses traits. Elle pilote son kite avec une facilité, une souplesse et une légèreté qui me laissent coi. Tout est beau dans ses mouvements, fluides et posés. Je me sens encore plus pataud. Elle part très vite à la recherche de ma planche qui, hélas, restera introuvable. Je m'en suis voulu longtemps pour cet abandon mais... j'aurais parlé à une apparition.

#13

C'est à la Gracieuse ou sur l'étang de Thau, peu importe où c'est. Peu importe le flacon. Ce qui me meut, ce qui m'émeut, ce que je recherche en premier lieu, c'est l'ivresse du saut. Cette décharge d'adrénaline au moment où, ayant tiré à fond sur la barre, le corps est propulsé dans l'espace. Ce moment où, prenant la piste d'une vague tremplin, je m'arrache à la pesanteur.

- Cet instant. Cet instant-là.

Puis l'horizon qui s'élargit, qui s'éclaire, qui se découvre, qui s'invente. Cet instant-là aussi. À Thau ou à la Gracieuse... au bout du vol, à l'apogée du saut, on voit la grande bleue. Son gros trait indigo perlé de blanc, à la naissance du bleu azur, au bout de l'ocre des plages. C'est à la Gracieuse ou sur l'étang de Thau, peu importe où c'est.

#14

Pour nous, les étrangers, les nomades, les touristes, le kite c'est aussi la route. Habitant très loin des spots du sud et goûtant peu aux joies inégales des deux lacs proches de chez nous (le Monteynard et le Bourget), pour notre petit groupe, partir kiter signifie aller vers le sud. C'est aussi prendre l'A7, parfois la route des Alpes, mais c'est souvent par Valence que passe le chemin de nos envies, de notre passion. C'est l'arrêt au stand des stations-services, les mêmes discussions sans cesse reprises et indéfiniment abandonnées. C'est aussi et surtout le plaisir de « descendre » avec un groupe de potes.

- Plaisir décuplé en semaine.

Cette impression de liberté. De s'arracher à la norme du quotidien pour aller glisser sur l'eau, pour faire partie de ce tableau vivant : le vent, le ciel et ses nuages missiles, ses oiseaux fusées, les arbres affolés, les buissons furieux, le sable mitraille, les vagues fumantes, les ailes en bouquets irisés... Et pour parvenir à ça, la route. Le long, long, long ruban de bitume qui relie nos vies à la vie. Pour nous, les étrangers, les nomades, les touristes, le kite c'est aussi la route.

#15

Mets ta 12 et pars en off ! On vient d'arriver sur le spot. Le vent est déjà bien établi, un bon 25 nœuds à vue de nez. On va démarrer en 9m et on changera avec les 7, si tout se passe comme prévu, dans le courant de la journée. On en est à nos derniers préparatifs. Arrive un gars, sac d'aile sur le dos et board à la main, accompagné de sa femme. Ils viennent de la plage. J'avise le numéro inscrit sur son dos. Je l'interpelle :

- Salut. T'étais en 12 je vois, ça fait longtemps que t'as arrêté ?

- Salut. Bah en fait, je n'ai jamais vraiment commencé. J'ai essayé de partir seul mais je n'y suis pas arrivé. Je débute. Et puis m'a femme n'y connaît rien non plus... Du coup j'ai plié.

- En 12m ?? Mais, rassure-moi, tu n'as pas essayé de partir de la plage ?

- Ben si pourquoi ?

- Parce que c'est off !

- Ah !?! C'est-à-dire que justement, je n'ai pas bien compris ces histoires de off, de on... pendant mon stage.

- ...

- Off c'est quoi exactement ?

- C'est quand le vent te pousse au large. C'est dangereux. Surtout quand tu débutes. Là, au moindre problème – surtout en 12 et sans expérience dans ce vent – t'étais parti au mieux pour la Corse, au pire pour le Maroc ou la Tunisie.

- Ah ok... Ouais c'est plus clair maintenant. Ben merci les gars. Bonne nav' !

- Bonne journée.

Mets ta 12 et pars en off !

#16

Cric-crac aux Saintes-Maries de la Mer. Je ne connais pas le spot. Un couple d'amis, Sophie et Francis, ont gagné un week-end dans un hôtel de luxe aux Saintes. Cerise sur le gros lot, le vent est aussi de la partie. Mon pote Pascal et moi décidons de rejoindre les tourtereaux pour découvrir ce spot superbe situé à l'extrême ouest de Beauduc. La journée s'annonce magnifique avec un grand soleil et des vagues. Je suis le premier à l'eau. Après quelques bords je vois l'aile de Francis se lever. Il va bientôt me rejoindre. Je tire un bord en direction de Beauduc puis reviens vers le groupe. À ma grande surprise, je vois l'aile de Francis posée sur l'eau à seulement vingt mètres du bord. Il me fait de grands signes. Je fonce sur lui. Arrivé à sa hauteur, il me lâche dans une grimace :

- Je me suis cassé la jambe !

Je reste totalement interloqué. Une jambe cassée ? Mais il n'a pas l'air de plaisanter. Je vérifie qu'il a largué son aile et qu'il a pied. Je vais poser mon aile et reviens le soutenir pour sortir de l'eau. Pascal et Sophie accourent pour m'aider à l'allonger. On l'interroge, on cherche à comprendre. Il n'y a rien de visible. On est tous circonspects mais Francis se tord de douleur. Il nous explique qu'il n'a même pas sauté mais qu'une vague lui a « tordu » la jambe... Personne ne comprend comment un truc pareil est possible en twintip mais la question d'actualité est plutôt « doit-on appeler les secours ou est-ce juste une entorse ou un truc du genre ? ». La douleur s'intensifie. On finit par faire le 112. Les pompiers arrivent assez vite malgré l'éloignement de notre position. On apprendra deux jours plus tard qu'il a les trois ligaments du genou arrachés. Cric-crac aux Saintes-Maries de la Mer.

#17

Beauduc à fleur de peau. J'ai découvert Beauduc juste après mon stage. Un pote m'y avait conduit un samedi matin. Jamais je n'avais vu autant d'ailes en l'air et je me demandais bien comment j'allais me faire une place dans le trafic. Le vent était faible, très faible, même pour ma 12m Cabrinha flambant neuve. Je suis entré dans l'eau avant midi et en suis ressorti vers 18h. Mon envie de profiter, de progresser n'avait aucune limite et ma forme physique aucune défaillance. Six heures durant j'ai tiré, tiré, tiré sur cette barre pour tenter de m'arracher à l'eau, de faire quelques mètres, de prolonger ce plaisir furtif en faisant des 8 laborieux, avant de couler... invariablement.

- Casser des cailloux tout le jour comme un forçat ne m'aurait pas fait plus mal aux mains.

Quand je suis sorti de l'eau j'ai senti une gêne au creux des mains. Ca piquait un peu. Mais quand le soir je suis passé sous la douche j'ai poussé un grand cri. Je n'avais plus de peau mais deux larges plaies à vif. Beauduc à fleur de peau.

#18

C'est ça aussi le kite. J'ai eu la chance insigne de découvrir la fabuleuse, la flamboyante île de Rodrigues. C'est un bout de terre situé dans l'océan Indien entre La Réunion et L'île Maurice, à qui elle appartient. De mémoire, sa superficie est d'environ 150 km². Son lagon fait... le double ! L'approche en avion est à couper le souffle. Lorsque depuis le hublot vous découvrez l'immensité de cette aire de jeu il vous vient des yeux de fou.

- Dix jours passés sur place et pas une fois je n'ai sorti une aile de son sac.

Le vent avait disparu de tout l'océan indien. Il était plat et étale comme de l'eau de baignoire. Être au paradis et ne pas pouvoir croquer la pomme... C'est ça aussi le kite.

#19

Habiter loin. Checker le Guru pour la semaine. Voir où il y a un peu d'orange ou de rouge, s'il y en a. Jour après jour suivre l'évolution. La veille du jour qui pourrait être le jour J s'y mettre dès le matin. Comparer avec Météo France, s'apercevoir qu'ils ne sont pas d'accord, regarder Windfinder... faire la gueule... ouvrir Winds-up... ne plus rien y comprendre... y revenir dix fois dans la journée... recommencer le même cirque pour deux ou trois spots...devenir fou... regarder Evelyne Dhéliat après le 20 heures... voir des grosses flèches sur la carte...

- et merde !

On verra bien, on descend quand même. Habiter loin...

#20

Going home. Ce fut une très belle journée de kite dans le sud. On en a profité au max. Il est 23h quand on arrive au péage de Voreppe, à l'entrée de Grenoble. Surprise ! on a un comité d'accueil. Un gars en veste fluo avec un gros DOUANE inscrit dessus pointe sa lampe torche sur la bagnole. Le premier réflexe est de penser au bordel de matos à l'arrière du break qui risque d'attiser la suspicion du pandore. On n'est pas peut-être pas couché...

- Bonsoir messieurs, vous venez d'où ?

- on rentre du kite.

- c'est quoi kite ?

- du kitesurf.

- et vous en faites où du skailletesurf ?

- à Carteau.

- où ?

- Port-Saint-Louis du Rhône.

- Où ça ??

- ... près de Fos sur Mer.

- Ah ok... bon merci messieurs, vous pouvez circuler.

C'était décidément une belle journée. Going home.

#21

Cezary avait toujours la banane. Un sourire immuable en arc de cercle sous un nez aquilin lui faisait une bonne tête de smiley. Sorti de nulle part et échoué on ne sut jamais comment sur ma plage colombienne, il était impossible à Cezary de passer inaperçu. Notamment dès qu'il essayait de lever une aile. À chaque fois s'ensuivait un rodéo inimaginable. Comme prise de folie furieuse, et tel un cheval sauvage regimbant sous la charge d'un gaucho de concours, son aile se mettait à fouetter rageusement l'espace en tous sens. Les pauvres plagistes ou promeneurs à proximité du terrible engin ne trouvaient alors leur salut qu'en plongeant au sol, protégeant qui sa tête, qui ses oreilles, qui le moindre appendice susceptible de sustenter l'appétit féroce des lignes sciant l'air en quête d'un bout de chair à trancher. Tout ce cirque se terminait invariablement dans un crash à la sonorité explosive. Alors Cezary lâchait l'affaire et se prenait une petite bière.

- Au troisième jour, j'ai fini par intervenir.

J'ai attrapé l'aile, l'ai posé au sol et ai déconnecté les lignes d'autorité. Puis je suis allé voir Cezary. Il m'a regardé faire sans bouger d'un pouce, à peine étonné et sans se départir de son éternel sourire. Partout ailleurs et chez n'importe qui mon geste aurait été vécu comme une agression. Cezary, lui, souriait. Comme si cet épisode était une occasion supplémentaire de se réjouir de la vie. Il a écouté attentivement mes explications, a convenu volontiers qu'il représentait un danger et très vite m'a proposé une de ses bières, toujours en souriant. Cezary n'en voulait jamais à personne. Il prenait l'existence comme une suite de péripéties amusantes. Il s'est volatilisé quelques jours plus tard, aussi subitement qu'il était apparu. Drôle de gars. Je pense souvent à lui. Cezary avait toujours la banane.

#22

Souviens-toi des (mini)marées de la méditerranée. Le plan d'eau est étal. Je suis sur mon spot de flat fétiche. De-ci, de-là, quelques bancs de sable émergent à peine en formant autant d'îlots. J'en avise un. Celui-là même où un hurluberlu a abandonné une chaise à roulette. Je fais le tour de l'îlot pour m'assurer qu'il y a assez d'eau sous son vent. J'estime la profondeur à une vingtaine de centimètres. Je m'éloigne...

- Et je reviens pleine balle.

Arrivé à moins d'un mètre du bord, je saute. Mon regard se hisse au-dessus de la grande dune qui barre l'accès à la plage... je vois la mer, au loin... elle moutonne tranquille, indifférente à mes gesticulations... puis de nouveau la dune... la redescente se fait paisible... je pose sans encombre. J'ai recommencé vingt, trente fois. Quand je trouve un os à ronger je vais jusqu'à la moelle. Et en parlant de bouffer, je commence à avoir un petit creux. Je rentre. Après quelques frugales agapes je retourne à l'eau. Et passe ainsi une partie de l'après-midi. Quand, par hasard, je croise de nouveau vers l'îlot et sa chaise.

- Je (re)fonce.

À moins d'un mètre du bord, j'envoie l'aile, je crante et borde à fond... éjection... je monte... je monte... je me retourne... plus loin, au-dessous, je vois les ailes des copains et leur sillage d'argent... l'image carte-postale me saisit par sa beauté... la mer n'a pas bougé... l'azur est pur... je jette un œil au-dessous... je vois passer la chaise... conscient que l'amerrissage va être imminent je porte mon regard sur le point d'impact...

- Pas d'eau !

Je ne veux pas dire moins d'eau ni un tout petit peu d'eau. Je veux dire : plus une goutte d'eau. Le choc est aussi rude que l'arrêt est brutal. Après les quelques secondes

que prend le RESET de mes fonctions cognitives, encore un peu groggy, je fais le décompte de mes abatis. Pas de casse, tout est opérationnel. Je suis juste couvert de vase. Souviens-toi des (mini)marées de la méditerranée.

#23

Y a des jours où l'on fait bien de se lever. Ça se passe à l'Espiguette. On est venu en couple profiter un peu de la plage. J'ai amené - par précaution - un peu de matos, sans trop y croire. En début d'après-midi une légère brise de mer vient me lécher le visage. Puis, de minute en minute, elle se densifie, devient bientôt souffle et voilà le vent. Le sable vole, les parasols s'envolent, les plagistes s'affolent ... je dégaine ma pompe. Je ne le montre pas trop mais j'ai la banane intérieure des très grands jours.

- Le bonheur c'est simple comme un coup de vent que l'on n'attendait pas vraiment.

Il faut le savoir : naviguer à l'Espiguette est un must. Cette plage aux dimensions colossales à un petit air de Brésil... où je n'ai jamais mis les pieds. L'Espiguette c'est mon petit Brésil à moi. Mais pour l'heure je joue à saute-mouton dans les vagues, je ride comme un dément, ivre de joie et de ma bonne fortune. Bref, je m'en mets jusque-là ! Maintenant j'ai besoin de souffler et de boire un coup. Je retourne auprès de ma blonde qui m'attend au bord, esseulée, debout, rhabillée et toutes affaires rangées. De loin je la trouvais bien bronzée mais je m'aperçois qu'en réalité elle est littéralement crépie de sable. Elle ne va plus tenir longtemps, d'ailleurs le jour commence à faiblir doucement.

- C'est là que m'est venue l'idée.

Pour retrouver la voiture, il faut marcher. Beaucoup marcher. On peut le faire en coupant la plage en biais ou longer la mer et ensuite traverser la plage en marquant un angle droit. J'essaie de lui vendre la deuxième option avec un avenant : pendant qu'elle remonte à pieds au bord de l'eau, je me le fais en downwind. Bien entendu, il faut qu'elle se tape tous les sacs... Elle accepte. Deuxième bingo de la journée. Y a des jours où l'on fait bien de se lever.

#24

J'aime naviguer près du bord. Pour me comprendre, il faut être longtemps resté terrien et n'être venu au kite que sur le tard. Avant, le spectacle de la mer c'était depuis la plage. Mer étale, mer en mouvement. Un infini de beauté que le regard embrasse dans son ensemble. Mais une fois dessus, juste au-dessus, à fleur d'eau, la mer n'est plus une immensité homogène mais un foisonnement de détails ; devant la planche elle devient le creux de cette vague, sa lèvre lippue, ce dos de colosse qui doucement s'affaisse et se couche pour se dissoudre dans un lit moussu. C'est, par temps calme, ses fonds changeants, piqués de coquillages, tapis de sable clair où dansent les ombres, coiffés d'algues cheveux, tachés de roches multicolores...

-Et jouir du contraste avec la proximité immobile de la berge.

Tirer un bord droit et parallèle sans que rien ne vienne interrompre sa course, voir défiler le décor statique du bord, planer sans contrainte sur l'onde liquide à quelques brasses de la masse solide. Je sais, c'est pas bien mais... j'aime naviguer près du bord.

#25

Je rentre. D'abord le trait bleu de l'horizon, puis la mer, la plage et sa dune, et puis ce chemin sablonneux que je foule pieds nus. Et puis la lande, ce confin de Camargue dans lequel j'ai creusé tout le jour des sillons éphémères. Le soleil caresse ma peau. Il me fait face. Je marche dans sa lumière douce, seul témoin de sa gloire déclinante. De grands oiseaux passent ; tache mouvante et sombre dans le ciel pur. Ils se posent sur des îlots. Redécollent. Disparaissent. Le vent souffle les dernières herbes folles de cette nature rase. Tout s'apaise.

- Je rentre.

#26

Il est 17h à El Gouna. Le vent s'est arrêté tout à l'heure. On a trempé les barres, rincé les harnais. On est resté un moment sous la tonnelle à boire un coup, à regarder la mer en silence. Lentement le soir vient. La lumière se fait or. L'instant est doux. L'air porte encore les échos de nos gesticulations diurnes sous la clarté vibrante du soleil égyptien. Maintenant tout est calme. Les ailes sont alignées sur le sable, immobiles. Tels des papillons éphémères exténués par les affres du jour, elles semblent inspirer dans l'infime brise qui coule encore sur leur corps atone, le dernier souffle de leur agonie.

- J'aime cet instant de paix.

Rien ne semble pouvoir troubler la quiétude de ce décor minéral. Les hommes ont des gestes lents. Les voix se font feutrées. Les ombres géantes aux gestes affolés appellent la nuit qui patiente, tapie déjà, derrière la ligne d'horizon. Bientôt le ballet pétaradant des touk-touks, les aurevoirs et le retour chaotique sur les chemins de poussière. Après avoir marqué une pause, la vie reprendra. Il est 17h à El Gouna.

#27

Qui va au kite peut perdre sa place. Il est photographe. Il bosse sur une plate-forme pétrolière. Il voyage seul. Un peu artiste, un peu baroudeur, beaucoup célibataire. Bien de sa personne, assuré dans sa démarche comme dans sa conversation... il collectionne pas mal d'atouts pour plaire aux femmes. Et pourquoi pas à la mienne qui justement est bien seule sur sa serviette ? Ce n'est pas la première fois qu'il vient étendre la sienne à proximité, comme ça, d'un air désinvolte qui ne doit rien à la désinvolture mais tout au calcul. C'est les vacances. On est en RépDom, à Cabarete. L'hôtel est sympa, les gens sont sympas, les gosses sont sympas, ils s'éclatent dans la piscine et dans la pizzeria du all-inclusive, moi sur l'eau avec mes potes. Bref tout est sympa.

- Mais je l'ai quand même repéré, le gars.

Chaque fois que je pose l'aile et que je rejoins ma blonde, il se lève, l'air faussement cool et éthéré comme si subitement il en avait assez de la plage et lui prenait l'envie d'aller relire Flaubert dans sa chambre (Madame Bovary ?). J'ai quand même le temps de le saluer longuement en lui plantant le poignard de mon regard au fond de ses rétines sournoises. Mais avec le grand sourire insincère d'un vendeur de voiture volée... ou de politicien. Ah les miracles de la civilisation ! Ce tableau fait beaucoup rire ma femme qui me raconte des bribes de conversation.

- « Mais... vous ne vous ennuyez jamais pendant que votre mari kite toute la journée ? »

Un jour, peut-être, elle partira. Avec un photographe, avec un aventurier... peut-être tout simplement avec un type juste « normal » dont tout un pan de la vie n'est pas soumis aux dictats de la météo, en général, et du vent, en particulier. Qui va au kite peut perdre sa place.

#28

Les combines à Nanard. J'avais acheté cette aile avant de partir. Une bonne occasion vraiment pas chère : 350 euros complète. De toute façon je n'y connaissais rien et j'avais absolument besoin d'une 8m. Je m'envolais pour le pays d'El Ventilator, Margarita au Venezuela. Sur place, en partant de la plage d'El Yaque, on remontait au vent pour aller jouer sur une zone de flat. Tout ça était bien sympa jusqu'à cet étrange bruit au-dessus de ma tête, le même qu'aurait fait une fermeture à glissière, un gros zip en quelque sorte.

- Mon aile venait de se déchirer en deux.

Si le bord d'attaque et le bord de fuite n'avaient pas tenu, je me serais retrouvé avec deux ailes distinctes comptant chacune un arrière et un avant. Mais avant d'inventer le bi-kite, je devais encore rentrer à pinces. J'avisais un autochtone pêcheur esseulé sur une langue de sable. Après quelques palabres laborieuses je déduisis de nos échanges de sourds que... ce n'était pas possible...qu'il fallait un bateau... Bien entendu, je pensais d'instinct être tombé sur le fada du village.

- Mais le fada c'était moi.

Après avoir longé, insouciant, quelques lagunes inoffensives, j'ai dû passer en mode Koh-Lanta et traverser à la nage un bras de mer qui allait se perdre dans une immense mangrove. Ce qu'il m'est passé entre les jambes à ce moment-là je préfère ne jamais le savoir. Le courant était puissant et je n'ai dû mon salut qu'à un autre pêcheur, posté sur l'autre rive, qui est venu à ma rencontre et m'a tendu une main secourable. Les combines à Nanard.

PARTIR KITER ?

DITES QUAND ►
◀ ON VOUS DIT OÙ

WHENWHEREKITE.FR
WWKITE.FR

Chercher une
Destination
Kite

RETROUVEZ LES EXPÉRIENCES KITE SUR FACEBOOK www.facebook.com/whenwherekite

Quand ?

Veux-tu Partir

Peu Importe La Température
 Sans Néoprène (25°C Mini)

Janvier

Avril

Juillet

Octobre

Février

Mai

Août

Novembre

Mars

Juin

Septembre

Décembre

LES DESTINATIONS MOIS PAR MOIS DES SPOTS LES PLUS VENTÉS DE LA PLANÈTE

www.whenwherekite.fr

561

vidéos de kite classées par zone
géographique

pour une vision des spots all over the world

AJOUTE LA TIENNE

DES CENTAINES DE VIDÉOS DE KITE CLASSÉES PAR SPOT ET ZONES GÉOGRAPHIQUES

<http://video.wwkite.fr>